

Loin de chez soi



Des garçons en rang au pensionnat indien de Brandon, au Manitoba, en 1960

Texte de Lisa Charleyboy

Peu d'enfants peuvent s'imaginer vivre loin de leurs parents pendant un mois ou, pire, pendant toute une année scolaire. Pourtant, c'est exactement ce qu'ont vécu plus de 150 000 enfants autochtones qui ont été envoyés dans des écoles loin de chez eux.

D'un bout à l'autre du pays, des enfants de 4 à 16 ans ont été séparés de leurs familles par le gouvernement canadien. Ils ont été forcés de vivre dans des pensionnats pendant toute l'année scolaire, et parfois même plus longtemps.

Dans ces écoles, on leur coupait les cheveux et on leur faisait porter un uniforme. On leur donnait un nom français ou anglais ou, pire encore, un simple numéro.

Ils devaient obéir à des règles très strictes. Par exemple, il leur était interdit de parler leur langue à l'école. Ceux qui désobéissaient étaient sévèrement punis.

Le Mohawk Institute Residential School de Brantford, en Ontario, est le premier pensionnat pour enfants autochtones reconnu. Cette école fondée en 1828 a d'abord été un institut de mécanique avant de devenir un pensionnat pour garçons et filles en 1834.

Les premiers pensionnats étaient dirigés par les Églises. Les élèves devaient participer à des activités religieuses qu'ils ne comprenaient pas.

Plus tard, le gouvernement canadien a pris en charge la direction de ces écoles. Entre 1831 et 1996, plus de 130 pensionnats ont reçu des élèves d'un bout à l'autre du pays.

Les conséquences sur les familles et les communautés

La séparation des enfants de leurs familles et de leurs communautés a eu d'énormes conséquences. Leurs parents et leurs grands-parents étaient très tristes parce qu'ils s'ennuyaient d'eux. Le cycle de la vie était brisé.

Des filles suivant un cours de couture au pensionnat indien de Fort Resolution, dans les Territoires du Nord-Ouest



Cette scène est tirée du film *Nous n'étions que des enfants*, de Tim Wlochatiuk (2012). Le film raconte la difficile histoire de Lyna Hart et de Glen Anaquod, qui ont été envoyés à un très jeune âge dans un pensionnat indien.

Éloignés de leurs enfants, certains adultes ne savaient plus comment être de bons parents. Ils ne savaient pas à quoi ressemblait une famille avant l'ouverture des pensionnats indiens. Quant aux anciens élèves, ils n'ont jamais appris à montrer leur amour à leurs propres enfants, par exemple en les serrant dans leurs bras ou en les embrassant avant de les mettre au lit.

Les pensionnats ont aussi séparé les Autochtones de leur culture. En effet, les élèves n'apprenaient rien sur leurs peuples et leurs traditions dans ces écoles. C'est ainsi que des générations d'Autochtones ont perdu leur culture. Heureusement, de nombreuses personnes travaillent très fort aujourd'hui pour faire revivre ce savoir ancestral.

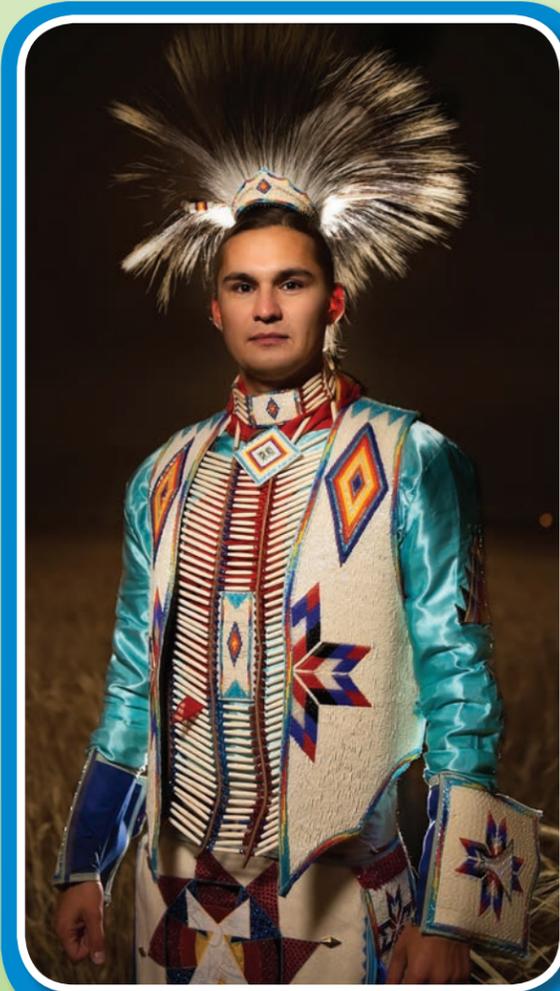
La perte de la langue et de la culture

De nombreuses langues autochtones sont en train de disparaître parce qu'elles étaient interdites dans les pensionnats. Forcés de parler anglais ou français la majeure partie de l'année, les élèves ont oublié la langue de leurs ancêtres. À l'âge adulte, ils ne pouvaient plus l'enseigner à leurs enfants. À mesure que les Aînés et les Gardiens des connaissances traditionnelles vieillissent, les chances de garder ces langues vivantes diminuent. Pour cette raison, il est encore plus important que jamais que les jeunes apprennent leur langue.

Les pensionnats semblent avoir existé à une autre époque. Pourtant, le dernier a fermé en 1996. Ce qui s'est passé dans ces écoles a encore des répercussions sur la vie des gens aujourd'hui.

L'histoire de Jacob Pratt

Jacob Pratt appartient aux Premières Nations Dakota et Saulteaux. De la 3^e à la 7^e année, il a étudié au pensionnat indien de Gordon, mais seulement en tant qu'élève de jour. Cette école était située dans la réserve de la Première Nation George Gordon, en Saskatchewan.



▲ Jacob danse dans les pow-wow depuis qu'il est petit. Il fait de la danse traditionnelle ainsi que de la danse du cerceau. Il travaille aussi auprès des jeunes afin de les aider à devenir des leaders dans leurs communautés.

« Je n'avais pas d'autre choix que d'aller à cette école dans ma réserve. C'était comme l'armée. Par exemple, à l'heure des repas, nous courions le plus vite possible à la cafétéria. Nous devons nous tenir en rang, face au mur. Il était interdit de parler, de bouger, de faire quoi que ce soit. Si nous ne respections pas cette règle, on nous envoyait à la fin du rang. Comme il y avait très peu de bonne nourriture, nous devons alors nous contenter de ce qu'il restait – s'il restait quelque chose. »

Les conditions à l'école de Jacob n'étaient pas aussi difficiles qu'à d'autres pensionnats. De nombreux anciens élèves de ces pensionnats se considèrent comme des « survivants » tellement ils y ont été maltraités.

« Je ne me considère pas comme un survivant. Je me considère comme un ancien élève de cette école, mais pas comme un survivant », dit Jacob.

À 33 ans, Jacob est l'un des plus jeunes anciens élèves des pensionnats indiens du Canada.

Réfléchis!

Quelles sont les choses que tu apprends dans ta famille et que d'autres personnes ne pourraient pas t'enseigner? Si tu étudiais dans un pensionnat, pourrais-tu faire ces apprentissages?

L'histoire de ma mère

Texte de Rosanna Deerchild

Pendant la majeure partie de ma vie, ma mère a été une étrangère pour moi.

Quand j'étais petite, elle ne me donnait pas beaucoup d'affection physique. Elle se fâchait facilement et souffrait de dépression. Elle avait également des problèmes d'alcool, et son mariage n'allait pas bien.

Elle me montrait son amour d'autres façons : elle gardait la maison propre, s'assurait que nous étions propres nous aussi, et nous fournissait un toit et de la nourriture. Chaque jour, elle me brossait les cheveux et me faisait des tresses en chantonnant, puis m'envoyait à l'école avec de la soupe et des sandwiches.

Je savais qu'elle m'aimait, mais je ne l'ai jamais comprise. Pour moi, elle était un grand mystère. J'ai appris son triste secret à la fin de mon secondaire. Il a fallu vingt autres années avant qu'elle me raconte toute son histoire.

Ma mère, Edna Ferguson, est une survivante des pensionnats indiens. Née en 1945 à South Indian Lake, au Manitoba, elle a grandi dans le Nord, sur nos terres ancestrales, avec ses parents et ses deux sœurs aînées.

Mais cette vie lui a été arrachée. Après le décès de son père et de sa mère, on l'a envoyée dans un pensionnat. Elle n'avait que 5 ans.

« Nous n'allions pas à l'école pour apprendre. En fait, tout ce que nous apprenions, c'était à être méchants. Je n'ai rien appris. Je ne savais pas lire, et quand nous parlions en cri, ils nous prenaient par les cheveux et nous frappaient la tête contre le sol. J'étais trop jeune pour me défendre. »

Ma mère a ensuite vécu dans trois autres pensionnats entre l'âge de 5 ans et de 14 ans. À son retour à South Indian Lake, elle a tenté de mettre son passé derrière elle.



▲ Rosanna Deerchild et sa mère, Edna Ferguson

« Je gardais tout pour moi. Je ne voulais pas en parler. Je pensais que les gens se moqueraient de moi ou diraient "N'invente pas d'histoires". C'est ce qu'ils nous disaient quand nous rentrions chez nous. Ils ne croyaient pas ce que nous leur racontions : ce qui se passait à l'école, ce que les religieuses nous faisaient, ce que les prêtres nous faisaient. »

En 2008, la Commission de vérité et réconciliation (CVR) a commencé à se déplacer aux quatre coins du Canada pour recueillir les histoires des survivants des pensionnats indiens. Quand la Commission est venue à Winnipeg en 2010, j'ai demandé à ma mère de m'accompagner, juste pour écouter, pour savoir qu'elle n'était pas seule.

Le parcours de guérison d'Edna a duré six ans. Son histoire a mené à la création d'un recueil de poèmes, *Calling Down the Sky*.

